Ami du Clergé du 17 novembre 1932

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour les dimanches de l'Avent. — I. Ce qu'est le temps de l'Avent, 641. — II. L'avènement de Notre-Seigneur selon la chair, 642. — III. L'avènement de Notre-Seigneur dans les âmes, 644.
Pour la fête de S. Eloi. — Sa vie et ses mérites, 645.
Pour la fête de S. Nicolas. — *Allocution aux enfants :* La protection de S. Nicolas, 646.
A l'école des Saints. — I. S. François Xavier : L'apostolat, 648. — II. S. Nicolas : Le patron des enfants, 650.
Les fêtes de l'Eglise. — I. L'Avent, 652.
Aux Enfants de Marie. — XC. *Allocution pour la messe de communion de l'Immaculée Conception :* L'Incarnation et la communion, 654. — XCI. La prière pour les pécheurs, 655.

POUR LES DIMANCHES DE L'AVENT

I

CE QU'EST LE TEMPS DE L'AVENT

Mes frères,

Aujourd'hui nous constatons que beaucoup de chrétiens ne s'intéressent plus aux cérémonies de l'Eglise. Ils ne s'y intéressent plus parce qu'elles ne leur disent plus rien. Ils en ont perdu le sens : le cycle liturgique est pour eux un livre fermé.

Il convient donc de le faire connaître. Sa richesse, sa beauté, ses consolations attireront l'attention sympathique des fidèles. Et le contact une fois rétabli, nous verrons se renouveler la piété des chrétiens, car elle se sera retrempée à sa source.

Aussi, en ce premier dimanche de l'Avent, qui est le début de l'année liturgique, tâchons d'apprendre ou du moins de réapprendre : 1° ce qu'est l'année liturgique en général ; — 2° ce qu'est le temps de l'Avent en particulier, afin de nous unir avec plus de facilité et plus de profit pour notre âme à l'Eglise dans la pratique de la grande vertu de religion.

I. — *Ce qu'est l'année liturgique en général*

Habituellement, quand nous parlons de l'année : de l'année qui vient, qui s'avance, qui s'achève, nous parlons évidemment de l'année civile, qui va du premier janvier au trente-et-un décembre.

Pourtant, à côté de cette façon ordinaire de classer les semaines et les mois, il en est d'autres en usage, selon le point de vue que l'on choisit.

Pour les écoliers et les écolières, pour les étudiants et les étudiantes, ainsi que pour leurs maîtres, il y a *l'année scolaire,* qui débute, non pas en janvier, mais en octobre, avec la rentrée des classes, et qui se termine, non pas avec décembre, mais en juillet, avec les vacances. Pour les artistes et leur public, il y a *l'année théâtrale,* qui s'écoule depuis la rentrée de Pâques jusqu'à la clôture de la Semaine Sainte.

Et pareillement pour le chrétien qui vit vraiment de la vie religieuse de son Eglise, il y a *l'année ecclésiastique* ou *liturgique,* qui commence fin novembre ou début de décembre, avec le premier dimanche de l'Avent, et qui s'achève à la fin de la semaine du vingt quatrième ou dernier dimanche après la Pentecôte.

En effet, l'Eglise a groupé les mois de l'année autour des anniversaires principaux de son fondateur et chef, N.-S. Jésus-Christ. Ces grands anniversaires sont *Noël,* l'anniversaire de sa naissance dans une étable, à Bethléem, petite ville de Judée ; *Pâques,* l'anniversaire de sa résurrection glorieuse d'entre les morts selon qu'il l'avait annoncé ; la *Pentecôte,* l'anniversaire de la descente de l'Esprit Saint sur l'Eglise, qu'avant de nous quitter le Christ avait promis d'envoyer au monde.

A ces trois grandes périodes, dont ces trois anniversaires se dressaient comme les points culminants, l'Eglise en a ajouté deux autres pour nous préparer à les célébrer dignement : l'*Avent,* préparatoire à Noël ; le *Carême,* plus connu, préparatoire à Pâques.

Ainsi l'année liturgique se partage en cinq cycles : l'Avent, le temps de Noël, le Carême, le temps pascal, le temps de la Pentecôte, comme l'année solaire se divise en quatre saisons : le printemps, l'été, l'automne et l'hiver.

Ce n'est là qu'un aperçu. Il reste volontairement général, réduit à ses arêtes les plus prononcées, afin de se mieux graver dans la mémoire. Il se complétera au fur et à mesure de nos instructions, au fur et à mesure que se déroulera l'année liturgique, comme je voudrais le faire maintenant pour la première période de cette année dans laquelle nous entrons : l'Avent.

II. — *Ce qu'est le temps de l'Avent en particulier*

Un enfant du catéchisme à qui l'on demandait pourquoi cette période s'appelait l'*Avent,* répondit sans hésitation : parce qu'elle est *avant* Noël.

Un enfant de neuf ou dix ans est excusable de ne pas connaître tous les secrets de l'orthographe, ni l'origine des mots qu'il emploie. *Avent* est un resserrement, un diminutif, une contraction du mot *avènement.* Par un phénomène fréquent dans la vie des mots, la « *præparatio adventus* » ou « préparation de l'avènement » est devenue au cours des siècles « *l'Avent* ». Mais justement cette dénomination de la route à parcourir par son terme à atteindre : « avènement » pour « préparation à l'avènement de Notre Seigneur » va nous aider à définir le caractère de cette période de l'année.

Il s'agit de nous préparer à la venue de Notre-Seigneur.

Or le cercle d'horizon au centre duquel nous place la fête de Noël fuit très loin. Il ne se ferme pas derrière l'étable de Bethléem, mais il se dilate pour offrir à l'âme qui le contemple les arrière plans naturels de la venue du Fils de Dieu sur la terre : sa naissance dans les âmes et son avènement triomphal du dernier jour [1].

Voici donc du même coup votre âme éclairée sur le programme de sa vie religieuse pendant l'Avent. Elle doit comprendre dans sa plénitude le *Parate vias Domini* qui peut servir d'épigraphe à cette période du calendrier ecclésiastique : Préparez les voies du Seigneur. Préparez les voies au Jésus rédempteur de la crèche, au Jésus époux des âmes, au Seigneur juge des vivants et des morts.

Dans le langage populaire, il est une expression qui résume tous ces enseignements. Quand les gens du peuple parlent de la période liturgique dans laquelle nous entrons, ils ne disent pas : l'Avent, mais : les Avents, c'est la saison des Avents. Ils parlent plus juste qu'ils ne croient et qu'ils ne comprennent.

Car, encore une fois, ce n'est pas un seul, mais un triple avènement du Christ Sauveur que nous devons préparer pendant les semaines que nous allons vivre : son avènement sur la terre, dans la reconnaissance pour tous les biens temporels et spirituels que sa venue a apportés au monde ; son avènement dans nos âmes, par la vraie pénitence de nos fautes ; son avènement au dernier jour, par la réflexion sur nos fins dernières.

* *

Nous parlerons plus longuement de chacune de ces dispositions d'âme : reconnaissance, pénitence, réflexion, en parlant par la suite de chacun de ces trois avènements.

Mais déjà, m. f., comprenant mieux maintenant la signification de ce temps de l'Avent, travaillons à les mettre dans notre cœur.

Dans les offices de l'Avent va revenir comme un refrain cette invitation empruntée au grand prophète des mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, le prophète Isaïe (XLV, 8) : « *Rorate, cœli, desuper et nubes pluant justum. Aperiatur terra et germinet Salvatorem.* Cieux, répandez votre rosée et que les nuées fassent pleuvoir le Juste. Que la terre s'ouvre et germe le Sauveur. »

Comprenez bien le sens très riche de cet appel, de ce double appel au ciel et à la terre.

En effet, le ciel et la terre ont leur part dans l'avènement ou mieux dans les avènements de Notre-Seigneur. Ils sont un effet de la bonté miséricordieuse de Dieu sur l'humanité, comme tous les mystères du Christ. Il faut donc implorer Dieu d'abord : « Cieux, répandez votre rosée. » Mais pour que cette rosée profite à la terre, il est nécessaire que cette dernière se mette en état de la recevoir, qu'elle soit dans l'attente, qu'elle gémisse après sa venue : « Que la terre s'ouvre et germe le Sauveur. »

Et voilà pourquoi nous prendrons dès aujourd'hui la résolution de nous exciter à la gratitude, à la pénitence, à la réflexion, en pensant à l'avènement de Notre Seigneur. Ainsi soit-il.

II

L'AVÈNEMENT DE NOTRE-SEIGNEUR SELON LA CHAIR

Mes frères,

Comme nos fêtes profanes, comme nos fêtes nationales, comme le 11 novembre par exemple, que nous venons de célébrer, les fêtes religieuses ont d'abord un caractère commémoratif. Elles sont des fêtes du souvenir. Elles ont pour but d'entretenir dans le monde le souvenir de tout ce que Notre-Seigneur a fait pour nous.

La préparation du temps de l'Avent est donc d'abord la préparation à la commémoration de l'avènement de Notre-Seigneur sur la terre. C'est sa signification première. Tous les chrétiens savent cela, même s'ils ignorent que l'Eglise voudrait orienter pendant ces jours leurs pensées vers un objet plus large.

Et certes l'Eglise se devait d'instituer la fête de Noël. Si en effet l'humanité célèbre déjà l'anniversaire de la naissance de ses grands hommes, de ses héros, de ses bienfaiteurs, aurait-elle le droit de passer sous silence et dans l'oubli l'anniversaire de la naissance de son héros le plus magnanime, de son plus grand bienfaiteur, l'anniversaire de la naissance du Sauveur du monde ?

Comment donc nous y préparer ? — Par le *souvenir* et par la *reconnaissance.*

I. — *Le souvenir*

Pour forcer en quelque sorte notre souvenir toujours facilité par le sensible, dans quelques semaines l'Eglise va prendre un moyen à la portée de tous, même des petits enfants : ces crèches traditionnelles qui se dresseront bientôt dans toutes les églises et toutes les chapelles, voire dans les familles : un toit de chaume ou une grotte dans le rocher, un petit enfant couché dans une mangeoire d'animaux capitonnée de paille entre sa mère Marie et son père nourricier Joseph, des bergers accourus avec leurs moutons à l'appel des anges. Ce sera une vraie reconstitution du lieu, des personnages, de la scène de la naissance du Fils de Dieu fait homme, il y a dix neuf siècles, pour le salut du monde. Vraiment, pour rester étranger à un souvenir partout étalé de la sorte sous les yeux, il faudrait se refuser à voir.

Mais on ne doit pas s'arrêter à une fête des yeux. Ces objets sensibles n'ont d'autre raison d'être que de nous aider. Ils nous invitent à nous remplir la pensée de ce grand événement qui domine l'histoire du monde et la partage en deux : l'ère ancienne et l'ère nouvelle ou chrétienne.

Aussi les prières de l'Eglise reprendront toutes

[1] Ce thème des trois avènements du Christ, qui forme le fond des instructions liturgiques d'aujourd'hui remonte par la prédication de S. Bernard et de Pierre de Blois à l'âge des Pères et à la théologie de S. Paul. (Voir *Les questions liturgiques,* 3e année, n° 1, déc. 1912).

les prières des justes de l'Ancienne Loi au Rédempteur attendu ; ses chants répéteront les supplications de l'humanité au Messie promis ; ses lectures rediront les prophéties qui l'annoncèrent depuis les jours lointains de la chute.

Le chrétien qui vit de sa foi devrait avoir à cœur, au moins quand il vient à l'église ou s'il fait chez lui quelque lecture sérieuse, de relire pour son compte cette histoire Pendant tous les siècles qui précèdent la venue de Notre Seigneur, il verrait la Providence de Dieu préparant à travers les événements cette nuit de Bethléem ; il verrait les meilleurs représentants de l'humanité tenus en haleine dans le désir de voir le jour du Seigneur ; et de cette conduite de la Providence et de l'humanité il conclurait à une plus juste appréciation de l'importance et de la portée de la naissance de Notre Seigneur sur la terre, qu'il va célébrer dans la nuit de Noël il arriverait à cette nuit bénie avec une âme mieux préparée, non seulement à en subir le charme mystérieux et poétique, mais encore à en célébrer avec toute sa foi l'heureux anniversaire.

Si la pratique religieuse n'est chez beaucoup qu'une routine, cela vient justement de l'ignorance du monde chrétien touchant les mystères de la religion.

A l'approche du 11 novembre, nos maîtres sont invités à relire à leurs élèves quelque page de l'histoire de la grande guerre et les journaux évoquent telle ou telle figure de vainqueur. Autrement, pour les générations qui montent, cette date perdrait son sens et ne serait plus qu'une fête nationale dont l'origine serait ignorée, comme est ignorée dans la masse l'origine du quatorze juillet. Pareillement avons-nous besoin, à l'approche de la fête de Noël, de raviver nos souvenirs historiques sur la naissance de Jésus.

Et alors jaillira tout spontanément le sentiment qui doit dominer dans nos âmes à cet anniversaire : la reconnaissance.

II. — *La reconnaissance*

Notre-Seigneur disait aux hommes de sa génération, au souvenir des espérances de leurs ancêtres : « ... Vous entendrez de vos oreilles et vous ne comprendrez point ; vous regarderez de vos yeux et vous ne verrez point ; car le cœur de ce peuple s'est appesanti ; ils ont endurci leurs oreilles et fermé leurs yeux, de peur que leurs yeux ne voient, que leurs oreilles n'entendent, que leur cœur ne comprenne, qu'ils ne se convertissent et que je ne les guérisse. Pour vous, heureux vos yeux parce qu'ils voient, et vos oreilles parce qu'elles entendent ! Je vous le dis en vérité, beaucoup de prophètes et de justes ont désiré voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez et ne l'ont pas entendu. » (Matth., XIII, 14-17).

Si l'on fait le rapprochement entre l'antiquité et l'ère chrétienne, comment, en effet, ne pas saisir notre bonheur et en être profondément reconnaissant à Notre Seigneur ? Avons-nous quelquefois imaginé ce que serait notre situation morale, voire matérielle, et surtout notre position en face de nos destinées surnaturelles, sans ce fait de la naissance de l'Enfant-Dieu dans l'étable ? Relisons ce que nous rapportent les missionnaires de ces tribus barbares qu'ils abordent pour la première fois : sans le Christ, notre déchéance serait pareille à la leur et plus profonde encore.

Aussi de tous les sentiments qui doivent nous pénétrer pendant ces jours, en vue de nous préparer à fêter la naissance de Notre-Seigneur : sentiments de foi très ferme en ce mystère, sentiments d'amour pour un Dieu qui nous a tant aimés, sentiments de religieuse adoration, malgré les abaissements de notre Dieu, il faut que jaillisse surtout de notre cœur un grand élan de reconnaissance, à l'exemple de la Vierge au lendemain de la nouvelle que les prophéties étaient accomplies : « *Magnificat anima mea Dominum...* Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit tressaille en Dieu mon Sauveur... Sa miséricorde s'étend de génération en génération sur ceux qui le craignent... Il a reçu en sa protection Israël son serviteur, se souvenant de la miséricordieuse promesse qu'il fit autrefois à nos pères, à Abraham et à sa postérité pour jamais. »

* *

Une des grandes misères des peuples, c'est l'oubli, l'oubli de l'histoire. L'histoire serait une bonne éducatrice, pleine de sagesse et d'expérience. Mais les hommes ne se souviennent pas ; et en ce sens aussi, il est vrai de dire que l'histoire est un perpétuel recommencement.

Sur les tombes on grave les quelques lettres : *Memento*. Souviens-toi. J'ai voulu graver aujourd'hui cette inscription sur un berceau. Car vraiment nous avons besoin de nous souvenir, afin de savoir et aussi de comprendre ce que Dieu a fait pour nous en cette nuit de la nativité de son Fils sur la terre.

Memento. Souviens-toi ! Mais souviens-toi pour bénir, pour louer, pour remercier Et parce que le meilleur merci, c'est encore de faire usage du don reçu, préparons nos âmes à recueillir les fruits de ce mystère de Noël.

La naissance de Notre-Seigneur inaugure une ère nouvelle dans le monde. Que son anniversaire inaugure une période meilleure dans notre vie de chrétiens En un mot, qu'elle marque la naissance spirituelle du Christ dans nos âmes, par la grâce du baptême retrouvée et par la sainte communion, gage de persévérance dans la grâce.

Alors le passé revivra. Il ne sera plus seulement un souvenir, mais un présent. Et au jour de Noël que nous préparons, nous pourrons chanter en toute vérité avec les anges : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Ainsi soit-il.

III

L'AVÈNEMENT DE NOTRE-SEIGNEUR DANS LES AMES

Mes frères,

La fête de Noël et le temps de l'Avent qui la prépare n'ont pas seulement un caractère commémoratif. Les sentiments que provoque en nous le souvenir de son avènement sur la terre doivent préparer les voies à un autre avènement de Notre-Seigneur, à son avènement dans nos âmes par sa grâce. En effet, « en vain le Fils de Dieu serait venu, il y a dix-neuf siècles, visiter et sauver le genre humain, s'il ne revenait pour chacun de nous et à chaque moment de notre existence apporter et fomenter cette vie surnaturelle dont le principe n'est que de lui et de son divin Esprit[1]. »

Persuadons-nous bien aujourd'hui de cette signification spirituelle de la liturgie de l'Avent et recueillons dans cette dernière la leçon de pénitence qu'elle donne.

I. — *La signification spirituelle du temps de l'Avent*

Nous avons réentendu avec plaisir, depuis le premier dimanche de l'Avent, une mélodie familière à nos oreilles, la mélodie du *Rorate, cœli, desuper*. Nous chantons nous mêmes un cantique si populaire qu'il n'exige point de répétition spéciale pour nos enfants du catéchisme qui ont déjà son air dans leur mémoire : « Venez, divin Messie, etc. » On se demande invinciblement : que signifient ces appels à la venue d'un Messie qui est déjà descendu sur la terre ?

Sans doute, ils nous rappellent l'attente, les désirs et les soupirs de tous ceux qui espérèrent dans le Messie à venir. Sans doute encore, « dans la bouche de l'Eglise, les soupirs vers le Messie ne sont point une pure commemoration des désirs de l'ancien peuple : ils ont une valeur réelle, une influence efficace sur le grand acte de la munificence du Pere céleste qui nous a donné son Fils. Dès l'éternité, les prières de l'ancien peuple et celles de l'Eglise chrétienne unies ensemble ont été présentes à l'oreille de Dieu ; et c est après les avoir toutes entendues et exaucees qu'il a envoyé en son temps sur la terre cette rosée bénie qui a fait germer le Sauveur[2]. » Neanmoins c'est chose évidente : ces prières n'ont tout leur sens que si elles supposent que l'Eglise aspire encore à un autre avènement du Christ, suite voulue du premier, son avènement dans les âmes.

Aussi bien, n'est-ce pas lui que Notre-Seigneur veut réaliser ? Que lui servirait à lui et à la gloire de son Père s'il était venu parmi les hommes sans venir en nous : *Regnum Dei intra vos est?* Sa venue sur la terre aurait manqué son but ; son œuvre aurait fait faillite.

Cet avènement spirituel consiste, vous l'avez deviné déjà par tout ce que nous avons dit, dans l'état de grâce ou dans l'amour de Dieu par dessus toutes choses. Si nous l'aimons, il viendra en nous et fera sa demeure en nous, suivant sa promesse. Tant que le péché existe dans une âme, tant qu'un autre amour, une passion y étouffe l'amour de Dieu toujours sacrifié, alors Jésus est chassé. Et il faut redire de ces âmes ce que l'évangéliste écrit des contemporains de Notre Seigneur : « *In propria venit et sui eum non receperunt.* Il est venu parmi les siens et les siens ne l'ont pas reçu » Et ceux-là n'auraient célébré qu'une fête de Noël de façade qui resteraient dans cette circonstance avec leur péché. Comme les habitants de Bethléem, ils auraient fermé leur porte au Christ qui allait venir, et avec plus de culpabilité encore, parce qu'en connaissance de cause.

Alors, que faire pour préparer cet avènement spirituel de Jésus ? La liturgie nous l'enseigne qui nous donne une leçon de pénitence.

II. — *La leçon de la pénitence*

Et ici encore elle est parlante. Elle s'adresse aux yeux pour mieux retentir dans l'esprit et dans le cœur. Il n'est personne qui ne puisse comprendre ce langage.

A dater du premier dimanche de l'Avent et en dehors des fêtes des saints que nous célébrons pendant ces quatre semaines, le prêtre qui célèbre la messe ne se revêt plus que d'ornements violets, du violet qui est la couleur de la tristesse et du deuil, la couleur de l'écharpe des couronnes mortuaires sur les cercueils. Autrefois même, dans beaucoup d'églises, à Tours, au Mans par exemple, on ne se servait que d'ornements noirs, comme aux enterrements. Et dans les offices disparaissaient de la liturgie presque tous les chants de joie.

Pourquoi ces signes de deuil et de tristesse, à l'approche de la célébration d'une naissance, de la naissance du Sauveur ? Le cœur de l'Eglise ne devrait il pas au contraire s'abandonner à l'allégresse ? Ne devrions-nous pas entendre retentir des *alleluia* comme au temps pascal ?

C'est que l'Eglise ne pense pas seulement à la naissance corporelle de Notre Seigneur, mais à sa naissance dans les âmes. Elle sait trop l'état de beaucoup, qui devrait être un état de grâce et qui est un état de péché. Et alors, comme faisait Jean-Baptiste le Précurseur, « qui prêchait un baptême de pénitence pour la rémission des péchés, » elle aussi nous invite au regret, au repentir, à l'expiation de nos fautes. Si accusé était autrefois ce caractère de pénitence de l'Avent, que l'usage s'était établi de jeûner de la même manière que pendant le Carême et qu'on appelait l'Avent lui-même, plus long qu'aujourd'hui, le carême de la St-Martin.

Si l'Eglise ne nous oblige plus au jeûne pendant ces jours, elle nous commande toujours la pénitence qui effacera nos fautes et nous préparera au triomphe de l'amour de Dieu sur nos passions, c'est-à-dire à l'avènement spirituel et invisible du Sauveur dans les âmes par sa grâce sanctifiante.

[1] Dom Guéranger, *L'Année liturgique, Avent*, ch. II, mystique de l'Avent

[2] Dom Guéranger, *l. cit.*

C'est en humiliant notre orgueil, en refrénant notre cupidité, en domptant nos appétits, en un mot en pratiquant la mortification sous toutes ses formes, que nous préparerons les voies au Seigneur. Autrement quand Jésus frappera à la porte de notre cœur en la fête de Noël, pour y entrer et y demeurer, il le trouverait trop encombré, la place serait prise, il n'y aurait plus un coin pour lui : *Non erat locus in diversorio.*

* *

Pénétrons-nous bien, m. f., de cet esprit de nos fêtes religieuses. Ne nous contentons pas de solennités extérieures. Dieu veut être adoré en esprit et en vérité.

Dans notre société d'aujourd'hui, malheureusement peu chrétienne, les fêtes catholiques se sont vidées pour beaucoup de tout leur contenu spirituel et sanctifiant. Les moins mauvais n'en voient et n'en pratiquent plus que l'extérieur. Les autres n'en gardent que des contrefaçons : les réjouissances extérieures qui tournent parfois à la débauche.

Les vrais chrétiens doivent avoir à cœur de dédommager leur Sauveur en ces jours de fête qui menaceraient de devenir pour lui des jours de tristesse. Et la meilleure consolation à lui donner, c'est de réaliser pour notre part les intentions qu'il avait en se faisant l'un de nous : non seulement habiter parmi nous, mais habiter en nous.

Nous examinerons notre vie, nous purifierons nos consciences par la confession, nous expierons nos péchés par l'acceptation des épreuves de cette vie, afin que se renouvelle en nous d'une façon spirituelle mais réelle le radieux mystère de Noël : sa naissance sur la terre dans nos âmes. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE S. ELOI

(1er décembre)

SA VIE ET SES MÉRITES

Mes frères,

Le saint dont nous célébrons la fête a l'avantage très appréciable de nous grouper tous sous son patronage. Il est le modèle et le protecteur des prêtres, le mien par conséquent ; la crosse qu'il porte en sa main et la mitre qui couronne son front me rappellent qu'il fut revêtu du sacerdoce et qu'il l'honora par ses vertus. Il est le patron des ouvriers qui travaillent les métaux, de ceux qui, comme beaucoup d'entre vous, la lime ou le marteau à la main, se tiennent toute la journée debout à l'étau ou devant l'enclume et l'ardent brasier de la forge. Il est le patron des cultivateurs enfin. S'il n'a pas cultivé la terre comme la plupart de ceux qui m'écoutent, il a cultivé les âmes, et s'il a passé la première partie de sa vie dans un atelier ou à la cour des rois, il en a passé la seconde au milieu des habitants de la campagne.

I

S. Eloi naquit près de Limoges sur la fin du VIe siècle (588). Sa famille, d'origine romaine, avait été riche et avait occupé jadis une situation prépondérante parmi les vieilles familles gauloises. Malheureusement, quand naquit Eloi, elle se trouvait ruinée par les invasions barbares qui à différentes reprises avaient dévasté notre pays. Ne pouvant envoyer leur fils aux savantes écoles ouvertes dans le midi de la Gaule, les parents d'Eloi voulurent du moins en faire un honnête homme et lui donner une bonne éducation. Or cette bonne éducation, le riche comme le pauvre peut la donner à ses enfants : il lui suffit d'en faire de solides chrétiens.

Lorsqu'il eut atteint dix huit ans, le jeune Eloi dut songer à gagner lui-même sa vie. Après un court apprentissage chez un orfèvre de Limoges, il passa chez les Francs, se rendit à Paris et y entra au service d'un argentier du roi Clotaire II. Il fit de si rapides progrès dans son art que bientôt il surpassa tous ses compagnons dans la fonte des monnaies et le travail des métaux.

Une circonstance providentielle vint mettre en relief son habileté et surtout sa scrupuleuse honnêteté. Le roi Clotaire qui régnait alors sur les Francs, désirant se faire confectionner un trône en or parsemé de pierres précieuses, son argentier lui indiqua Eloi comme étant l'artiste le plus capable d'exécuter ce travail. Sur l'ordre du roi, on lui donna donc en abondance de l'or et des pierreries.

Eloi se met à l'œuvre, et au bout de quelques mois son travail était terminé. Seulement il avait si bien pris ses mesures, si bien ménagé son précieux métal et ses pierreries qu'au lieu d'un trône il en avait fabriqué deux, tous deux du poids et de la dimension voulus. « C'est, nous fait observer un historien du temps, S. Ouen, ami d'Eloi et plus tard évêque comme lui, c'est que l'habile artiste n'avait fait aucune tromperie. Il n'avait pas même détourné une once de l'or qu'on lui avait confié. Pour justifier des détournements frauduleux, il n'avait songé à se rejeter ni sur la lime qui avait rongé le métal, ni sur le feu qui l'avait consumé, » ainsi que le faisaient sans doute les orfèvres peu consciencieux de l'époque.

Le moment venu de livrer son travail, Eloi se présente donc au roi et lui remet l'un des deux trônes. Le roi en admire la beauté, complimente l'artiste et ordonne de le payer généreusement. Mais quelle n'est pas sa surprise quand l'honnête orfèvre lui en apporte un second tout semblable au premier ! Une aussi scrupuleuse honnêteté plaça si haut Eloi dans la confiance du prince que celui-ci le choisit incontinent pour gérer les affaires de l'Etat et en fit son premier ministre.

II

Je n'ose, m. f., à vous qui comme S. Eloi travaillez les métaux et comme lui maniez la lime et le marteau, je n'ose vous prédire d'aussi glo-

rieuses destinées. Je suis convaincu du reste que vous ne les ambitionnez pas plus que ne les ambitionnait votre saint patron. Mais il est une chose, j'en suis sûr, que vous ambitionnez et que doit ambitionner tout travailleur : c'est la réputation d'ouvrier honnête et consciencieux. Cette réputation, je le sais, vous la possédez. Les commandes qu'on vous adresse de toutes parts font mieux que tous les discours l'éloge de votre savoir-faire et de votre loyauté.

Daigne S. Eloi donner à votre bras la force et à votre main l'adresse de soutenir toujours cette réputation. Il connaît les fatigues de votre profession, le poids des outils que vous maniez, la dureté des métaux que vous façonnez, la sueur que les ardeurs de la forge font perler sur votre front. Offrez vos peines par son entremise et, outre le pain qui doit nourrir votre famille, elles vous obtiendront une place au ciel à ses côtés. Imitez toujours sa droiture et comme lui vous mériterez d'entendre un jour, sinon peut-être de la bouche des rois de la terre, mais, ce qui vaut mieux, de la bouche du Roi du ciel : « *Euge, serve bone*, bon ouvrier loyal et consciencieux, *quia in pauca fuisti fidelis*, puisque vous avez été fidèle dans les petites choses, vous allez régner avec moi ; prenez place à mes côtés, *intra in gaudium Domini tui.* »

Cependant, le roi Clotaire était mort, laissant le trône à son fils Dagobert, dont le nom populaire restera longtemps encore uni à celui, non moins populaire, du bon S. Eloi. Il éprouvait pour celui-ci la même estime que son père, aussi lui conserva-t-il la direction des affaires du royaume, persuadé qu'elles étaient en bonnes mains. En prenant soin des intérêts de l'Etat, Eloi n'avait pas renoncé à son art. Parmi les œuvres sorties de ses mains, on cite les châsses de S. Quentin, de sainte Geneviève, de S. Martin. Mais Eloi travaillait surtout à sa sanctification. Il était assidu à lire les Saintes Ecritures. Il avait toujours ouvert devant lui le manuscrit qui les renfermait, et pendant que ses doigts exécutaient leur ouvrage, son esprit se nourrissait des enseignements divins. Son biographe ne tarit pas d'éloges sur sa charité, son esprit de prière et de pénitence. En qualité de ministre du roi, il marchait revêtu d'un habit brodé d'or et serré à la taille par une ceinture ornée de pierres précieuses, mais sous ce riche costume que lui imposaient ses fonctions il avait soin, nous dit son historien, de placer un cilice dont les morsures lui torturaient la chair.

III

S. Eloi n'était encore qu'un simple fidèle. Si nobles que fussent ses fonctions, sa vie sainte le désignait pour des fonctions plus nobles encore. L'heure approchait où Dieu allait faire du ministre du roi Dagobert le sien propre.

L'évêque de Noyon, Achaire, étant mort, le peuple de cette ville, connaissant l'éminente sainteté d'Eloi, le demanda pour évêque. Eloi résista longtemps, effrayé par les lourdes charges et la responsabilité de l'épiscopat. Toutefois, devant les instances de tous, il dut céder. Il fut ordonné prêtre, puis évêque de Noyon.

En devenant évêque, S. Eloi commençait une vie nouvelle. Jusque là ses jours s'étaient écoulés, soit dans son atelier d'orfèvre, soit à la cour du roi. Désormais il va vivre à la campagne, au milieu des populations rurales confiées à ses soins. Il ne faut pas nous représenter, en effet, les évêques d'alors comme ceux d'aujourd'hui. A l'époque où vivait S. Eloi, la Gaule était encore à moitié païenne. Le christianisme s'était établi dans les villes, mais les populations des campagnes continuaient d'adorer les idoles et de s'adonner aux superstitions. Aussi tout évêque était-il missionnaire alors. C'était surtout près des travailleurs des champs que s'exerçait leur ministère. Ils les catéchisaient, leur expliquaient la doctrine chrétienne et les admettaient ensuite au saint baptême et aux autres sacrements.

Se trouvant ainsi journellement en contact avec les populations rurales, S. Eloi dut forcément s'intéresser à leurs travaux agricoles, connaître leurs besoins, partager leurs craintes et leurs espérances. Plus d'une fois sans doute, ses ouailles durent se recommander à ses prières et le conjurer d'écarter de leurs étables les épidémies, et de leurs récoltes les orages et la grêle. Comment S. Eloi serait-il demeuré sourd à leurs supplications et n'aurait-il pas utilisé souvent en leur faveur le pouvoir des miracles que Dieu, si on en croit l'histoire, lui accordait si largement ?

Ce que S. Eloi pouvait lorsqu'il était sur la terre, il le peut bien davantage maintenant qu'il est au ciel. Recommandez-lui donc vos intérêts, vous aussi qui exercez la noble profession de cultivateur. La vie des campagnes ne change guère. A quelques progrès près, telle elle était au temps de S. Eloi, telle elle est encore aujourd'hui ; les mêmes intempéries menacent vos récoltes, les mêmes dangers environnent vos troupeaux. Priez-le donc d'intercéder pour vous près du bon Dieu. Comme le chante l'Eglise, il n'a pas seulement été un saint évêque : *sacerdos et pontifex*, un vertueux ouvrier : *et virtutum opifex ;* il a été le bon pasteur qui vit de la vie de son troupeau, qui s'intéresse à ses travaux et attire sur lui les bénédictions du ciel par ses prières : *pastor bone in populo, ora pro nobis Dominum.* Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE S. NICOLAS

(6 décembre)

Allocution aux enfants

LA PROTECTION DE S. NICOLAS

Mes chers enfants,

Je suis sûr que par les rues de la ville, surtout en accompagnant votre maman pour l'achat des étrennes, vous avez remarqué aux devantures celui qu'on appelle le *Père Noël :* un bon vieux à la barbe et aux cheveux blancs, les habits tout

poudrés de neige et ployant le dos sous une hotte pleine de jouets.

Le *Père Noël* : c'est tout simplement ridicule, cela ne rime à rien, cela n'a aucun sens.. Le *Père Noël* n'a jamais existé. C'est une pure invention de cerveaux que la religion gêne... Celui qui va vous envoyer tous ces jolis cadeaux dont vous rêvez déjà à quinze jours de distance, dont vous rêvez depuis longtemps, c'est le petit Jésus. Car si l'Enfant Jésus n'avait pas existé, il n'y aurait aucune fête de Noël, et par conséquent pas de jouets ni de bonbons pour les enfants. Si le petit Jésus ne descend pas en personne par la cheminée pour vous les apporter, c'est bien lui tout de même qui vous les envoie.

Mais il y a des pays, chez nous par exemple en Lorraine, où, le 9 décembre, on voit un beau vieillard, bien plus beau que le Père Noël, coiffé d'une mitre d'évêque, avec une crosse au lieu de bâton, parcourir les rues et distribuer des bonbons et des cadeaux aux enfants sages Les petits citadins des autres contrées de France diraient en le voyant : « C'est le *Père Noël* déguisé en évêque. » Non, ce n'est pas le *Père Noël*, mais bien un évêque, un saint évêque des temps anciens et d'un pays éloigné, l'Asie Mineure, un saint évêque, Patron des enfants et qui les gâte le jour de sa fête : c'est S. Nicolas.

I. — *Pourquoi S. Nicolas est le patron des enfants*

Vous le sauriez, si vous chantiez, comme nous chantions à votre âge, une complainte qui commence par ces mots :

Il était trois petits enfants
Qui s'en allaient glaner aux champs.

Et cette complainte raconte que les trois petits glaneurs frappèrent un soir à la porte d'un boucher sur le chemin. Il les accueillit avec le sourire pour les mieux tromper. Mais, cruel comme un ogre des contes, le soir même il les tuait, les dépeçait en morceaux et les mettait au saloir en conserve pour ses clients.

A quelque temps de là s'en vint à passer par la même route le grand S. Nicolas, qui, lui aussi, demanda au boucher le gîte et le couvert. Le boucher lui servit de la salaison des trois petits enfants assassinés. Alors, par une révélation du ciel disent les uns, sur l'aveu du boucher disent les autres, S. Nicolas connut le crime de son hôtelier. Il se fit conduire au saloir. Avec la puissance que le bon Dieu donne souvent à ses saints non seulement de guérir les malades, mais même de ressusciter les morts, il prononça ces paroles :

Petits enfants qui dormez là,
Je suis le grand S. Nicolas.

Le miracle ne se fit pas attendre. Dès que le saint eut prononcé ces paroles et étendu ses mains, les trois petits enfants surgirent du saloir comme Lazare sortit du tombeau à l'appel de Jésus. Et ils se mirent à parler :

Le premier dit : « J'ai bien dormi. »
Le second dit : « Et moi aussi. »
Et le troisième répondit :
« Je croyais être en paradis. »

Mes enfants, quand vous irez dans une église où il y a une statue ou un tableau de S. Nicolas, regardez bien : toujours ou presque toujours vous le verrez représenté avec, auprès de lui, trois enfants sortant demi-nus d'un saloir. C'est justement en souvenir de ce miracle de S. Nicolas ressuscitant les trois jeunes garçons assassinés par un boucher et que la légende a embelli comme un conte de fée.

Ainsi, vous le voyez, S. Nicolas a fait pendant sa vie bien des choses admirables ; il a pratiqué les plus grandes vertus ; il a opéré bien d'autres miracles, puisque l'Eglise l'a mis au nombre des saints et qu'il est resté, parmi les chrétiens, l'un des saints les plus populaires ; et pourtant le souvenir le plus vivant qui nous soit parvenu de sa magnifique histoire, c'est celui de son miracle en faveur des trois petits enfants qui s'en allaient glaner aux champs, qui furent tués par un homme cruel et qu'il rendit à la vie.

Voilà pourquoi S. Nicolas est spécialement votre Patron et votre ami. Comme tel, il vous aime et veut vous le prouver surtout à l'occasion de sa fête.

II. — *Quels cadeaux ou quelles grâces demander à S. Nicolas*

Quand le papa ou la maman veut donner un cadeau à son enfant, celui-ci se trouve souvent fort embarrassé Les enfants désirent tant de choses : tout ce qu'ils voient. Et ils ne peuvent se décider à choisir.

Alors je vais choisir pour vous. Et comme S. Nicolas vous aime beaucoup et qu'il est très généreux, ce n'est pas un cadeau seulement, mais deux que je vais vous suggérer de demander à votre grand Ami.

D'abord, demandez-lui la *santé*. C'est la chose que les parents désirent avant tout pour leurs enfants, ce qui les préoccupe souvent, ce qui est l'objet de tous leurs soins. Et ils ont raison : la santé est, comme la vie, le premier des biens du bon Dieu. Vous entendez que je dis : des biens du bon Dieu. On n'achète pas la santé en flacons chez le pharmacien. C'est le bon Dieu qui la donne. Et puisque le bon Dieu a bien voulu rendre vie et santé à de petits enfants à la prière de S. Nicolas, celui-ci semble bien désigné, n'est-ce pas, pour vous obtenir également cette première des grâces du ciel.

Et puis, avec la santé, que demanderez vous encore au bon S. Nicolas, en l'invoquant tout à l'heure ? Des bonbons, comme en distribue en Lorraine, au jour de sa fête, celui qui le représente pour la journée auprès des petits ? Si vous le voulez ; mais remarquez bien qu'il n'en donne qu'aux enfants sages.

Aussi le second cadeau à demander à S. Nicolas, c'est d'*être sage*. Et *être sage*, pour des enfants, cela signifie beaucoup, beaucoup de choses ; tant

de choses que la sagesse, à elle seule, équivaut à cent cadeaux.

Etre sage, ce n'est pas seulement se tenir tranquille, ne pas bouger, ne pas faire de bruit. Etre sage, c'est plus encore se montrer bien obéissant, bien docile à ses parents et à ses maîtres, ne pas faire la moue ni la sourde oreille quand ils commandent, mais s'exécuter tout de suite. Etre sage, c'est remplir sa tâche d'écolier : apprendre ses leçons et rédiger ses devoirs. Etre sage, c'est surtout vous montrer en tout, toujours et partout de bons petits chrétiens, comme on vous l'enseigne au catéchisme : fidèles à vos prières et à la messe, à l'étude de votre catéchisme, à la préparation de votre cœur à votre communion solennelle...

Ce sont ces enfants-là surtout qu'aime et protège S. Nicolas. Et je suis bien certain que s'il a ressuscité les trois petits enfants dont je vous ai raconté l'histoire, c'est parce qu'ils étaient de ces enfants sages. C'étaient de bons petits travailleurs : ils s'en allaient glaner aux champs.

* *

Mes enfants, quand l'évêque passe dans la paroisse, les mamans jouent des coudes afin de se trouver au premier rang. Ce n'est pas pour elles, mais pour vous. Elles veulent que vous puissiez baiser l'anneau de Monseigneur et recevoir sa bénédiction : un signe de croix sur le front, dans lequel elles voient avec raison un gage de bonheur pour votre avenir.

Eh bien ! mes chers enfants, aujourd'hui le saint évêque Nicolas va passer dans vos rangs. Il va passer invisible comme vos anges gardiens, mais bien réellement, et désireux de vous combler. Alors, ne le laissez pas s'en aller sans lui exprimer vos désirs, sans lui faire, avec les mots que vous voudrez, une petite prière comme celle-ci : « Bon S. Nicolas, vous qui êtes le patron et l'ami des enfants, obtenez-moi du bon Jésus santé et sagesse, ces deux trésors de mon corps et de mon âme, pour mon bonheur dans le temps et l'éternité. » Ainsi soit-il.

A L'ÉCOLE DES SAINTS

I

S. FRANÇOIS XAVIER : L'APOSTOLAT

Mes frères,

Toujours attentive à promouvoir la grâce de Dieu et le bien des âmes, l'Eglise s'ingénie sans cesse à multiplier pour nous les moyens de sanctification. C'est ainsi que, chaque jour, elle nous propose l'exemple et la protection d'un saint, dont la vie a été féconde en surnaturels enseignements et en exemples glorieux. Voulez-vous que durant l'année liturgique qui commence, nous nous conformions à la pensée et au désir de l'Eglise, en méditant chaque dimanche sur l'un des saints dont la fête tombera dans le cours de la semaine, afin de puiser, dans ces recherches, des leçons de vertu et de nous placer sous la sauvegarde des Bienheureux qui intercéderont en notre faveur auprès du Très Haut ? [1]

I

Le premier dont le nom nous frappe, au seuil du cycle qui va s'ouvrir, est un héroïque convertisseur d'âmes, celui que l'on a pu nommer « l'Apôtre des Indes et du Japon. »

Dans une petite bourgade du diocèse de Pampelune, existait, au XVIe siècle, une famille noble et honorée, dont l'unique fils semblait appelé à de hautes et surnaturelles destinées. Dès ses premiers ans, en effet, François Xavier s'était fait remarquer moins encore par la précocité de son esprit que par la régularité de sa vie et par la ferveur de sa foi. Sans doute, cet adolescent, aux yeux souvent noyés dans les rêves de l'extase, entendait-il chanter en lui les voix intérieures qui parlent du ciel. Aussi personne, dans le village, ne fut surpris lorsque le jeune homme disparut un jour à la suite d'un autre gentilhomme, moitié soldat, moitié mendiant, que l'on nommait Ignace de Loyola.

C'est à Paris que le maître entraîna son disciple. Et c'est dans cette ville où depuis des siècles se concentrent tant d'orgueils et tant de voluptés, où se rencontrent tant d'ambitions et tant de gloires, qu'Ignace apprit à François l'art de s'humilier, de se mortifier, de se sacrifier pour l'amour de Dieu. Pendant des années il le plia, il le broya sous une discipline rigide. Car le fondateur des Jésuites voulait organiser un bataillon d'apôtres, et il savait bien que l'on n'est utile à rien, pour les conquêtes du Seigneur, si l'on n'est pas d'abord mort à soi-même, si l'on ne sait pas souffrir et se taire, si l'on possède encore la moindre parcelle de désirs charnels.

A force de vivre de pain et d'eau, à force d'aller couvert de haillons, à force de multiplier les macérations les plus austères, François Xavier finit par se trouver délivré de toute attache trop humaine. Ce fut le moment que choisit la Providence pour l'appeler à la grande mission du salut des âmes.

Le roi Jean III de Portugal venait de demander au pape Paul III quelques religieux de la Compagnie de Jésus pour l'évangélisation de ses colonies des Indes. François fut désigné pour cette redoutable tâche, et jamais l'obéissance ne fut pour lui aussi douce. Il partit avec empressement vers les difficultés innombrables qui l'attendaient au seuil des pays inconnus.

Dès son approche, les obstacles s'effondrèrent, comme brisés par la force divine qui émanait de son âme. Par un prodige demeuré célèbre, Dieu lui accorda le don de comprendre sans étude tous les différents dialectes des régions qu'il catéchisait ; et il arriva même, comme jadis au matin de la Pentecôte, que l'apôtre fut compris à la fois par des auditeurs de tribus diverses et qui ignoraient le langage les uns des autres.

[1] La présente série d'instructions est calculée depuis le 1er dimanche de l'Avent 1932 (27 novembre) jusqu'au 1er dimanche de l'année 1933 (3 décembre). Mais, avec quelques légères modifications, elle peut servir pour d'autres années. — Nous avons laissé de côté quelques saints plus particulièrement connus, parce qu'ils avaient déjà été précédemment l'objet de sermons ou de lectures dans l'*Ami du Clergé*.

Le saint ne profitait de ses avantages surnaturels que pour intensifier encore son labeur de conquête. Qui pourra dire le nombre de régions qu'il a visitées, de villes qu'il a converties, de peuples qu'il a éclairés ? Des centaines de milliers d'Indiens lui ont dû la foi et le baptême ; il courbait sous le joug du Très-Haut les monarques comme les plus humbles sujets. Quand il traversait un pays, les miracles fleurissaient sous ses pas. Un jour, il rendait la vue à un aveugle ; d'autres fois il guérissait des malades, transformait en eau douce l'eau de la mer pour soulager un équipage de marins exténués, ou même accomplissait des œuvres plus merveilleuses encore, puisque, à diverses reprises, on l'a vu se pencher sur des cadavres et les retirer vivants du cercueil.

Les païens qu'il venait rachete le vénéraient plus qu'ils n'avaient fait de leurs idoles. Mais François qui s'était dompté lui-même, avant de dominer, au nom de Dieu, les forces de la nature, François ne se laissait pas griser par les hommages des multitudes. Il savait bien qu'il n'était que l'instrument dont se servait la Providence. Au milieu d'hommages enthousiastes, son humilité demeurait telle qu'il n'aurait pas osé écrire une lettre à son Supérieur, S. Ignace, sans se mettre à genoux.

Ainsi s'écoulèrent des années et des années d'un labeur acharné, parmi les épreuves et les controverses, mais aussi parmi les conversions et les baptêmes. Le bon et fidèle serviteur ne voulait pas gaspiller une seule des minutes qu'il avait vouées au Seigneur, et il allait, il allait toujours, sans souci de sa fatigue, sans ménagement pour ses forces épuisées, sans pitié pour la faiblesse de son corps. Il ne s'arrêta que pour mourir, et pour mourir seul, exilé loin de son pays et de sa famille, dans l'une des îles perdues de cet Extrême Orient où il avait fait briller le soleil de l'immuable Vérité.

Le trépas lui-même, qui avait mis fin à ses bienfaits, ne put terminer le cours des miracles qui authentifiaient sa mission céleste. Quoique ensevelie par deux fois dans la chaux vive, la dépouille mortelle de S. François Xavier demeura, pendant de longs mois, exempte de toute trace de corruption. Bien plus, il suffit aux habitants de l'île de Malacca de la transporter chez eux en triomphe, pour arrêter une épidémie de peste qui désolait leurs cités.

Son œuvre survécut, d'ailleurs, à François Xavier. A sa suite, des foules d'autres missionnaires se sont élancés vers l'Orient pour ensemencer et cultiver le champ qu'il avait si héroïquement défriché. L'Asie, de plus en plus, s'éveille à la clarté de nos croyances et les religieux des congrégations diverses développent chaque jour, depuis des siècles, l'œuvre de celui que Pie X a donné comme protecteur céleste à la Propagation de la foi.

II

De la vie de S. François Xavier, comme de l'existence de chaque saint, on pourrait tirer des multitudes d'enseignements. L'imitation parfaite d'une seule de ces âmes héroïques suffirait à nous conduire jusqu'aux suprêmes sommets de l'idéal. Toutefois vous comprendrez, m. f., qu'un souci de méthode nous astreigne à ne recueillir, chaque semaine, qu'une leçon entre tant d'autres, afin de ne pas revenir sans cesse sur des thèmes semblables et aussi pour pouvoir mieux faire passer dans notre pratique quotidienne l'exemple unique choisi par nous. Il me semble que ce que nous avons surtout à retenir aujourd'hui, c'est la grandeur, extrêmement importante, de l'apostolat.

Dieu, qui nous a préférés à tant d'autres de ses enfants, nous a prodigué des grâces de lumière. Il s'est fait connaître à nous, dès avant l'éveil de notre raison ; ses prêtres nous ont enseigné les révélations de sa doctrine, et, ainsi guidés, nous pouvons facilement nous orienter vers le but suprême de notre vie que l'on appelle le ciel.

Nous devons l'en remercier, sans doute ; mais ne pensez-vous pas que notre gratitude serait insuffisante et inefficace si nous nous bornions à jouir en égoïstes des privilèges qui nous ont été concédés sans aucun mérite de notre part ? Autour de nous, tout près de nous peut-être, il y a d'autres âmes, immortelles comme la nôtre, et pour lesquelles, comme pour la nôtre, le Christ a répandu son sang. Mais ces pauvres âmes malheureuses ne savent pas ce que nous savons. Personne ne leur a jamais dit les mots qui délivrent et qui sauvent. Et parce qu'elles ignorent tout du monde surnaturel, tout, jusqu'aux éléments du catéchisme, elles rouleront d'erreur en erreur et de faute en faute jusqu'aux péchés les plus odieux, jusqu'à la damnation sans fin.

Aurons-nous le triste courage d'assister froidement à leur perdition, sans tenter le moindre effort pour les éclairer et les mettre dans le chemin de la foi et de la vertu ? Dieu nous en garde ! Il faut que nous rendions à notre prochain un peu des bienfaits que le Seigneur a multipliés en notre faveur. Il faut que nous nous fassions, à notre tour, les propagateurs et les apôtres de l'unique et sainte religion. Il ne s'agit pas, en effet, d'intérêts secondaires que nous serions excusables de négliger. Il s'agit de cette affaire primordiale qui est la gloire de Dieu et le salut des hommes. Confusément, instinctivement, des misérables nous appellent à leur secours. Nous serions pires que des criminels si nous restions insensibles à la plainte de leur détresse.

Vous me direz : « Mais cela, c'est le rôle des prêtres. » — Je n'en disconviens pas. Le prêtre a reçu une mission spéciale et plus haute, à laquelle il a voué toute sa vie et où nul ne peut le suppléer. Mais croyez-vous qu'il n'a pas besoin d'être aidé, et que ses obligations spéciales vous déchargent de tous vos devoirs ?

Il y a des maisons qui lui resteront implacablement fermées, si votre ingéniosité charitable ne parvient à lui en entrebâiller la porte. Il y a des familles dont il ne connaîtra même pas la misère, si vous n'accourez pas le prévenir. Il y a des obs-

tacles qu'il ne pourra vaincre sans le concours dévoué des talents spéciaux que vous possédez, sans l'aide de votre fortune, de vos démarches, de votre influence, de votre zèle, en un mot. Si le prêtre est l'apôtre supérieur à qui sont réservés l'enseignement du dogme et l'administration des sacrements et qui doit se sacrifier jusqu'à la mort pour arracher des âmes à l'enfer, tout chrétien, fût-ce le plus médiocre, est tenu de collaborer à sa tâche.

« Faites à autrui ce que vous voudriez que l'on vous fît à vous-mêmes. » Si vous étiez pécheurs, ignorants, exposés aux plus effroyables dangers spirituels, vous voudriez bien qu'une personne charitable vienne vous aider à sortir des gouffres de la perdition. Alors, votre devoir est tout tracé. Sans sortir du rôle qui vous est dévolu, sans empiéter sur le magistère de l'Eglise ni sur le ministère sacerdotal, vous avez à vous constituer les auxiliaires de la grande œuvre évangélisatrice. Le Juge éternel vous demandera compte, au dernier jour, des âmes perdues que votre assistance aurait pu sauver.

« Comment nous y prendre ? » demanderez-vous encore. — Oh ! ce ne sont pas les moyens qui manquent. Ils sont même si nombreux qu'ils diffèrent suivant chaque situation et chaque personne. Tantôt il vous faudra nouer des relations avec quelqu'un qui a besoin d'être secouru ; tantôt il faudra vous astreindre à vous sacrifier un peu pour rendre quelque petit service à un homme qui sera ainsi amené à mieux entendre vos conseils chrétiens. D'autres fois, vous aurez à supporter, en vue de Dieu, un outrage ou une injustice. Il se produira des circonstances où l'on vous demandera votre travail, d'autres où l'on s'adressera, suivant vos ressources, à votre porte monnaie ou à votre portefeuille. Ne dites jamais : non ; n'hésitez même pas un instant.

Si l'on vous sollicite, c'est pour ouvrir le paradis aux pauvres gens jusqu'ici dénués d'espérance. Songez donc que, dans ce but-là, Jésus a quitté les splendeurs de sa gloire, pour venir souffrir et agoniser sur la terre qu'il a purifiée par les douleurs de son existence et de sa mort. Activez vous, dévouez vous. S. François Xavier et les myriades de missionnaires qui, depuis des siècles, marchent à sa suite, ont renoncé à tout, à leurs richesses, à leur bien être, à leur patrie, à leur foyer, à leur vie elle même, si souvent sacrifiée, afin que la vérité du Christ soit connue et que le règne de Dieu arrive.

On ne vous en demande pas autant. Ce que Dieu espère de nous, ce qu'il en implorerait presque, tant est immense son amour pour les hommes, c'est le renoncement à un peu de superflu, c'est le petit effort transitoire et facile qui vous permettra de collaborer aux grandes entreprises de la conquête des âmes.

Sans rien négliger de vos affaires, sans rien briser des liens qui vous font l'existence si chère et si douce, vous pouvez être les auxiliaires des apôtres et, par conséquent, dans une certaine mesure, devenir apôtres vous-mêmes. Votre esprit en est maintenant convaincu ; votre cœur vous y pousse : à l'ouvrage ! Et soyez sûrs que le Maître n'oubliera pas de récompenser plus tard les bons ouvriers de sa moisson.

II

S. NICOLAS : LE PATRON DES ENFANTS

La naissance de S. Nicolas fut une faveur inespérée que la Providence accorda à deux nobles époux de la ville de Patare, en Lycie, qui gémissaient de vieillir seuls auprès de leur foyer désert. L'enfant fut accueilli comme un don du Seigneur ; dès avant l'âge de raison, il laissa voir des présages de sa future vertu. Une tradition respectable rapporte que, encore au berceau, il refusait toute nourriture aux jours alors fixés pour la pénitence chrétienne, c'est-à-dire le mercredi et le vendredi. D'ailleurs, pendant sa vie entière, il fit du jeûne et de la mortification deux des principales bases de son progrès surnaturel.

I

Orphelin dès son adolescence, Nicolas se trouvait, à l'aurore de sa vie maître de lui même et d'une énorme fortune Quelles perspectives de plaisirs, de fêtes, de triomphes et de voluptés cette situation n'aurait elle pas fait briller aux regards de bien des jeunes gens ! Combien d'autres auraient voulu, sans descendre jusqu'aux excès qui dégradent, jouir confortablement, ou même somptueusement, d'une existence désormais libre et facile! Notre saint, lui, n'hésita pas. Aussitôt qu'il fut en possession de son héritage, il le vendit et, suivant le conseil de l'Evangile, il en distribua le prix aux pauvres. Sa maturité précoce lui avait déjà permis de comparer les richesses de la terre à celles du ciel et d'apprécier les unes et les autres à leur véritable valeur.

Sa générosité savait, d'ailleurs, se tempérer de prudence : il connaissait l'art délicat de faire l'aumône opportunément. Ses hagiographes nous ont conservé la touchante histoire de ces trois jeunes filles qui, faute de dot (cela se voyait déjà en ces temps lointains), étaient en péril de perdre leur âme, leur honneur et leur avenir. Mis au courant par la rumeur publique, toujours friande de scandale, Nicolas ne se précipita point aveuglément chez ces enfants désolées. Il se borna à passer, un soir, sous leur fenêtre et à lancer dans la maison une bourse qui contenait juste ce qu'il fallait pour établir une des sœurs. Le premier mariage accompli, il réitéra une seconde, puis une troisième fois, sa manœuvre ; ainsi discrètement trois existences furent sauvées, trois foyers chrétiens fondés par lui.

Mais quelques bienfaits de ce genre ne suffisaient pas à sa ferveur. La vie du monde lui pesait, et il se décida à s'offrir tout à Dieu. Il voulut que son immolation s'inaugurât par un pèlerinage en Terre Sainte, afin de se dédier au Seigneur là même où Jésus agonisant s'était présenté comme une hostie. Un prodige signala sa traver-

sée vers la Palestine : malgré une mer calme sous un ciel invariablement bleu, il prédit aux matelots de sa nef une bourrasque imminente et, la tempête bientôt venue, il l'apaisa par sa prière.

Nous n'avons pas le détail de sa visite aux Lieux Saints, mais nous pouvons imaginer les effusions de son âme ardente à Bethléem ou au Golgotha. Tous les témoignages s'accordent à reconnaître que, une fois revenu dans sa ville natale, il s'efforça de s'élever toujours à plus de sainteté. Un avertissement mystérieux d'en haut le poussa à se rendre dans la cité de Myre, capitale de la Lycie. Il obéit, comme toujours, à l'impulsion divine. Les évêques de la province se trouvaient précisément réunis dans cette ville, pour choisir, suivant les usages légitimes de l'époque, un successeur à leur métropolitain décédé. Tandis qu'ils délibéraient, une admonition céleste leur fut adressée, à eux aussi, d'avoir à élire celui qui, le surlendemain, se présenterait le premier aux portes de l'église. Au moment fixé, les pontifes se mirent en sentinelle, se saisirent de Nicolas et firent de lui leur archevêque, malgré son trouble et les protestations de son humilité.

Dans la carrière inattendue où la Providence l'avait jeté, Nicolas resta ce qu'il était déjà : l'homme du devoir intégral. Suivant les préceptes de l'apôtre S. Paul, il pratiqua, et d'une manière éminente, la chasteté et la gravité, la ferveur et l'oraison, les veilles et les macérations, la générosité hospitalière, la douceur dans le gouvernement et la sévérité parfois nécessaire. Le nouvel évêque de Myre se fit une obligation de venir au secours de toutes les âmes miséreuses ; ses ressources passaient aux orphelins et aux veuves ; ses conseils, son appui étaient acquis, comme de droit, à quiconque se trouvait opprimé et appelait sa charité au secours.

Sa sainteté était déjà connue, aussi recourait-on de toutes parts à sa médiation puissante. Une fois, notamment, il vit venir à lui trois tribuns qui, à la suite de calomnies, avaient été injustement condamnés par l'empereur Constantin. Quoiqu'alors absent, et en des lieux très éloignés, la faveur du bon Dieu lui permit de se transporter miraculeusement auprès du monarque, et le souverain, frappé de terreur par son apparition et ses menaces, révoqua son inique arrêt.

Mais avant l'avènement de Constantin, il avait dû traverser des jours sombres, car la sainteté ne se perfectionne que dans la lutte et ne se couronne que par l'épreuve. Le vieil édit de Dioclétien et de Maximien restait toujours en vigueur ; quoique souvent inappliqué, il était, de temps à autre, repris en main par des magistrats trop zélés ou trop attachés au paganisme agonisant. C'est ce qui arriva à Myre, au temps où le bon évêque y prêchait de toutes ses forces la vérité chrétienne. Dénoncé et bientôt saisi par les satellites de l'empereur, il fut traduit devant les tribunaux et condamné à l'exil.

Revenu dans sa ville épiscopale après le triomphe du christianisme, il fut convoqué, bientôt après son retour, au grand concile œcuménique de Nicée, dont les actes furent si importants pour le maintien du dogme catholique. Notre saint s'y rendit, ainsi que c'était son devoir, et il s'y trouva aux prises avec les hérésiarques ariens qui s'efforçaient de bouleverser la religion en s'attaquant à Notre-Seigneur lui-même. Il participa vaillamment à leur défaite, il souscrivit avec joie à leur condamnation, puis se retira dans la retraite, car il savait qu'il allait mourir.

A l'instant du trépas, il murmura la prière du psaume : « J'ai espéré en vous, Seigneur... je remets mon âme en vos mains ; » puis il s'envola vers la patrie céleste. Mais il nous a laissé sa dépouille, qui, au cours des siècles suivants, a été transportée à Bari, bourgade de l'Italie méridionale. Là surtout sa mémoire est restée en honneur : la population l'environne d'un culte filial et les marins se recommandent à lui avant d'affronter le danger, tandis que les fidèles recueillent, avec une confiance assurée, l'huile mystique de son tombeau.

II

Une antique légende veut que S. Nicolas ait ressuscité trois enfants égorgés par un boucher, et vous avez sans doute vu la représentation du Bienheureux, avec, auprès de lui, dans les plis de sa chape, les trois petits arrachés à la mort. Il y a tout lieu de croire que cette tradition, touchante mais pas très authentique, provient d'une fausse interprétation de l'iconographie ancienne et dénature un incident de la vie du saint, comme celui des trois jeunes filles sauvées ou des trois tribuns libérés. Serait-ce cette légende qui a donné aux chrétiens des Flandres et des Pays-Bas l'idée de prendre l'évêque de Myre comme protecteur des enfants ? Je l'ignore. Mais un fait est constant : le bon S. Nicolas est le patron des jeunes âmes, et cela, non plus dans une région quelconque, mais dans l'univers entier. Qui dira combien le retour de sa fête apporte d'allégresses et de bruyants ébats ? D'autre part, l'Eglise, toujours indulgente, accueille avec bienveillance ce culte en quelque sorte spontané et bénit volontiers les nombreuses écoles placées sous le vocable du saint dont nous parlons aujourd'hui.

Quoi de mieux, d'ailleurs, que d'offrir un patron spécial à l'enfance ? A l'heure où l'on débute dans la vie, où l'on va faire l'apprentissage de ses duretés, de ses déceptions, de ses cruautés trop souvent, ne faut-il pas être soutenu par une puissance plus haute que les frêles appuis que l'on trouve ici-bas ? Les parents sont donc bien inspirés de confier à celui qui fut un si grand défenseur de la foi et des humbles, l'avenir des petites âmes sur qui ils fondent tant d'espoirs.

Toutefois il ne faut jamais oublier que l'assistance des puissances d'en haut ne décharge personne des obligations qui lui incombent ici bas. Recommandez à S. Nicolas votre jeune famille ; que votre maison s'emplisse de joie à l'anniversaire de sa fête. Mais souvenez-vous toujours que, vous aussi, vous devez, dans toute la mesure de

vos forces, être sur terre les protecteurs de ceux que Dieu vous a confiés.

Ce que vous leur devez ? L'amour, d'abord ; mais ce serait vous faire injure que de vous rappeler combien il importe de chérir ces petits qui font notre consolation et souvent notre orgueil, et à qui vous tenez plus qu'à vous-mêmes, puisque vous vous sacrifiez pour eux. Sachez seulement les aimer, non pas d'une façon égoïste, pour votre satisfaction personnelle, ni d'une manière faible et débonnaire qui n'aboutirait qu'à les pervertir. La véritable tendresse n'est point celle qui ferme les yeux sur tous les mauvais instincts naissants, qui excuse toutes les fredaines, qui parfois va jusqu'à favoriser les vices. L'Esprit-Saint lui-même a pris soin de nous prévenir, dans la Bible, que « celui qui épargne les verges hait son fils. »

De trop fréquentes expériences démontrent à quels épouvantables résultats parviennent les parents misérables qui abdiquent le sceptre de leur royauté familiale, qui ne savent pas réprimander et même sévir quand il le faut. Si vous voulez qu'à seize ans vos jeunes gens, vos jeunes filles soient déjà sur la route de la perdition, lâchez leur la bride, abandonnez les à leurs caprices. Vous aurez ainsi fait leur malheur, et sans doute en même temps le vôtre, car tôt ou tard vous éprouverez quelle monstrueuse ingratitude peut germer dans le cœur d'un enfant mal élevé. Vous êtes des éducateurs. C'est une tâche difficile, mais vous avez des grâces d'état pour la remplir.

Il est indispensable que vous assuriez chaque jour à ceux qui peuplent votre foyer la nourriture et le vêtement, avec les soins indispensables. Il est plus nécessaire encore que vous leur offriez le pain de l'âme. Vous êtes tenus de leur procurer une instruction conforme à votre situation sociale, à leurs possibilités intellectuelles, à la carrière qu'ils devront embrasser. Faites-les donc instruire pour le mieux ; développez leurs facultés, afin que plus tard ils puissent jouir, si possible, d'une position plus heureuse encore que la vôtre.

Par dessus tout, procurez-leur ce bienfait sans pareil d'une solide formation religieuse. Les autres sciences ont leurs avantages — qui donc oserait le discuter ? — mais elles cessent d'être utiles au moment du trépas. Seule l'instruction religieuse ouvre les portes de l'éternité. Chacun peut choisir un métier à son gré, mais il est un métier qui s'impose à tous : c'est celui de chrétien fidèle. Et cette profession-là sera l'unique qui procurera, non pas seulement des jouissances ou des vanités éphémères, mais l'impérissable bonheur dans la gloire du paradis.

Vous voyez donc combien sont coupables les parents qui n'envisagent que la destinée immédiate de leurs enfants ou qui sacrifient les intérêts de leur âme pour des bénéfices matériels. Que de vaines considérations de second ordre n'aillent pas vous influencer lorsqu'il s'agira, par exemple, de déterminer à quelle école vous confierez vos chers petits. L'école qui se prétend neutre, mais qui, réellement, est athée puisqu'elle ignore absolument Dieu, ne saurait que les mettre en péril. C'est uniquement à l'école chrétienne que vous devez introduire ces âmes précieuses, car c'est seulement là qu'elles trouveront la science complète et surhumaine, en même temps que les bons exemples qui assurent la persévérance.

Cela ne vous dispensera pourtant pas de continuer à veiller par vous-mêmes. Il y a des périodes particulièrement dangereuses, comme les vacances et les jours de congé. Et, du reste, l'école ne dure pas toujours. C'est au moment où ils conquièrent un commencement de liberté que les adolescents sont le plus exposés. Contrôlez alors leurs lectures et leurs fréquentations, et les cinémas où ils vont en cachette, et les habitudes qu'ils contractent, et les plaisirs qu'ils se permettent. Avertissez, conseillez et réagissez s'il le faut. Il y va du ciel ou de l'enfer pour eux. C'est seulement lorsque vous aurez fait tout votre possible, lorsque vous aurez employé tous les moyens humains pour protéger vos enfants et pour les orienter vers le bien, que vous pourrez, en sûreté de conscience, vous abandonner à la sauvegarde qu'exercera sur eux S. Nicolas.

LES FÊTES DE L'EGLISE

I

L'AVENT

Chaque année l'Eglise reprend, à l'Avent, le cycle de son merveilleux enseignement. Elle nous prépare à la fête de Noël. Puis elle continuera à nous mettre sous les yeux, d'une manière saisissante, par sa liturgie, toute la vie du Sauveur, avec les enseignements de l'Evangile. Nous vivons ainsi, d'une manière permanente, la vie de Jésus-Christ ; nous vivons sa pensée, qui nous accompagne sans cesse ; nous vivons les vérités qu'il nous a apprises par ses paroles, par ses exemples. Nous en sommes si habituellement imprégnés que nous devenons d'autres Jésus-Christ, suivant le vœu de S. Paul.

Abandonnons nous au souffle de la grâce divine, comme des plantes qui se laissent bercer par la brise du matin et qui s'épanouissent toute la journée au soleil. Goûtons la douceur et la saveur différentes de chacune des fêtes de l'Eglise, et commençons, comme il est juste, par les enseignements de l'Avent.

Qu'est ce que l'Avent ?

Comment le passer saintement, fructueusement, conformément à l'esprit et aux désirs de l'Eglise ?

I

L'Avent, c'est l'avènement, l'arrivée de Jésus-Christ. Le Sauveur vient ; préparons-lui une entrée triomphale dans nos âmes.

Il y a trois avènements du Christ. Le premier a eu lieu quand il parut sur la terre, la nuit de Noël, que les anges chantèrent son arrivée au monde et que les bergers vinrent l'adorer dans l'humble

grotte que Jésus préféra à tous les palais de la terre. Le deuxième, c'est maintenant à la fête de Noël prochaine, où il désire s'unir à nos âmes, demeurer avec elles et en elles, leur donner toute joie et toute félicité, pendant que les mêmes anges redisent : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » Le troisième, ce sera à la fin du monde, quand il viendra dans un appareil terrible juger les méchants et leur dire : « Allez, maudits, au feu éternel ; » tandis qu'il dira aux justes, à ses fidèles serviteurs, avec une infinie bonté, avec son sourire d'Homme Dieu qui ravit le ciel : « Venez, les bénis de mon Père »

Mais l'Eglise appelle notre attention surtout sur le deuxième avènement. Elle nous dit : « Voici l'Epoux qui vient, courez au devant de lui ! »

Ce sont les Francs, nos ancêtres, qui paraissent avoir observé les premiers l'Avent. Ils se préparaient à la fête de Noël par un jeûne de quarante jours qu'on appelait le Carême de S. Martin. S. Grégoire de Tours nous apprend en effet que S. Perpetuus, un de ses prédécesseurs, ordonna, vers 480, un jeûne de trois jours par semaine, depuis la fête de S. Martin jusqu'à Noël. Peut être S. Perpetuus ne faisait il que sanctionner une coutume ancienne déjà. L'Avent revêtirait ainsi pour nous une sorte de caractère national. Nos ancêtres, aussi bien, ne se laissaient distancer par personne dans les pratiques de renoncement et dans la piété, et ils distançaient tous les autres peuples, parce qu'ils étaient fiers d'être la première nation baptisée.

Avec le temps, le Carême de S. Martin se réduisit à quatre semaines, et peu à peu le jeûne de l'Avent disparut, mais S. Louis l'observait encore. Toutefois cette sainte idée de l'Avent s'était répandue dans toute l'Eglise, et elle y demeura avec nos quatre dimanches pendant lesquels l'Eglise attend la visite de l'Epoux avec une ardeur de désir toute céleste.

Cette attente prolongée la remplit d'une tristesse douce et grave. Elle prend ses vêtements de deuil, elle se recueille, elle élève son âme vers Dieu, elle lui crie sa confiance : *in te confido,* elle lui crie son espérance. Dès le deuxième dimanche, elle voit déjà le Seigneur sur les nuées du ciel : « *in nubibus cœli,* » qui se prépare à descendre « avec une grande puissance. »

Sa tristesse ne ressemble point à celle du Carême. Aussi bien si elle cesse de redire le *Gloria in excelsis*, elle continue à chanter le joyeux *Alleluia*, et dès le troisième dimanche l'allégresse lui revient ; l'orgue, qui s'était tu, reprend ses suaves mélodies : « Réjouissez-vous dans le Seigneur, toujours, dit-elle aux fidèles, je vous le répète, réjouissez-vous ! » Et en signe de joie, elle laisse un instant ses vêtements violets pour prendre la parure rose.

Quelle haute poésie dans ses offices, dans ses prières, car la poésie, c'est l'amour. La poésie religieuse est la seule vraie poésie, celle qui aime, celle qui tient à l'âme même, à ce qu'elle a de plus profond et d'éternel. L'Eglise aime son Dieu, son fondateur, qui est mort pour elle, pour la rendre pure et immortelle ; et afin de lui exprimer son amour elle emprunte les accents les plus élevés des prophètes. Comme ceux-ci soupiraient après la venue du Messie, elle soupire après l'arrivée de Jésus Christ dans les âmes, pour les transformer, les baigner dans la grâce et dans la lumière, les rendre saintes, ferventes, les élever jusqu'à lui. Aussi quelles prières ardentes, le quatrième dimanche : « Cieux, répandez votre rosée ! Nuées, faites pleuvoir le Juste ! Terre, ouvre ton sein et donne ce germe divin qui est le Sauveur ! »

Enfin les temps sont accomplis. L'Eglise, dans son bonheur, chante : « C'est demain ! Demain sera détruite l'iniquité de la terre ! Demain régnera sur nous le Sauveur du monde ! Demain, c'est Noël ! »

Et les anges réveillent au ciel le *Gloria in excelsis,* qui va retentir de nouveau à la messe de Noël. Pendant ces quatre semaines, l'Eglise chantait dans son office : « Venez, adorons le Roi Seigneur qui doit venir. *Regem venturum Dominum* » Maintenant il est venu ; elle ne contient plus sa joie ; elle s'écrie : « Le Christ nous est né, venez, adorons le. *Christus natus est nobis.* »

II

Comment passer saintement l'Avent ?

Quelle est la raison d'être de l'Avent ? C'est Noël. C'est *la venue en nous de Jésus*, avec sa bonté, son amour, avec la simplicité et les grâces de l'enfance. Ayons toujours cette pensée dans l'esprit.

Jésus passera dans le monde, il viendra visiter toutes les âmes, sans en excepter aucune, car il les aime toutes. C'est pour les sauver toutes qu'il est descendu des cieux dans cette nuit de Noël, si heureuse, si douce, si lumineuse, où les étoiles attentives brillaient d'un éclat particulier, où les anges chantaient la réconciliation du ciel et de la terre. Jésus reviendra pour faire son inspection des âmes, de la nôtre, devant la porte de laquelle il s'arrêtera, demandant qu'on lui ouvre. Laisserez vous la porte fermée ? Pourra-t-on vous appliquer les paroles de l'Evangile de S. Jean : « Il est venu chez lui et les siens ne l'ont pas reçu » ? Pourriez-vous le repousser, lui qui arrive souriant, avec les grâces de l'enfant qui vous attire et à qui l'on ne peut rien refuser ?

Pendant ces quatre semaines, au contraire, vous vous direz : « Il va venir, il faut que je lui prépare un bon accueil. »

Et qu'est ce que Dieu vous demande, sinon que vous reproduisiez en vous les traits de son Fils, que vous soyez dans cet état d'enfance spirituelle que l'Eglise admire dans la petite sainte Thérèse ? Alors quelle joie intime vous goûteriez le jour de Noël, où vous seriez l'objet de toutes les tendresses de l'Enfant Jésus !

Car il y a plusieurs sortes d'âmes qui réjouissent ou qui désolent Jésus dans son inspection générale.

Il y a les âmes qui veulent vivre, qui jouissent

des espérances de l'enfance spirituelle, qui, à Noël, seront pleines de vie et de promesses, avec le désir de croître, de grandir, de devenir parfaites chrétiennes. Vous serez de ces âmes-là.

Il y a les âmes qui n'ont pas le goût de la vie, qui languissent ou sont malades et qui n'ont ni la force ni la volonté de triompher du mal ; elles ont juste de la vie pour ne pas mourir ; elles sont molles, tièdes, indifférentes. Elles ne se plaisent qu'aux choses de la terre, qu'au plaisir, qu'à l'argent. Elles ne pensent pas à la venue de Jésus-Christ en elles le jour de Noël, mais seulement à la jouissance présente, aux richesses à amasser, ce qui est le principal but de leur vie. Elles sont chrétiennes pourtant, mais chrétiennes de nom ; elles oublient que leur salut est la seule chose nécessaire, que Jésus-Christ vient pour le leur apprendre, leur ouvrir l'esprit aux choses surnaturelles, à la vérité, à l'Evangile, à la vraie vie.

Qu'elles se réveillent donc et qu'elles sachent que, pendant cet Avent, qui est peut-être leur dernier Avent, la suprême grâce en ce monde, elles doivent préparer la voie au Seigneur, redresser et purifier leur conscience, retrouver les allégresses de Noël qu'elles ne connaissent plus. Qu'elles fassent donc un sérieux retour sur elles-mêmes, une bonne confession, afin que le jour de Noël l'Enfant Jésus reprenne pour jamais possession de leur cœur et de leur vie.

Autrement, elles appartiendraient à cette troisième catégorie d'âmes qui seront jugées sévèrement et condamnées, au terrible jour du jugement dont l'Ecriture nous fait une si effrayante description : « Les hommes sécheront de frayeur dans l'attente et la crainte de ce qui doit arriver à tout l'univers. Et alors ils verront le Fils de l'homme qui viendra sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté. » (Luc, XXI, 26 27). Quelle différence d'avènement ! Lequel choisissez-vous ? Est ce celui de Jésus menaçant, ou celui du petit Enfant de la crèche qui sourit aux bergers et aux âmes simples, qui tend les bras à tous, aux justes et aux pécheurs ?

Pensons donc chaque jour à la venue en nous du divin Enfant.

Ensuite méditons chacune des paroles de la sainte liturgie et faisons-nous-en une application personnelle.

L'Eglise nous avertit, nous adjure, nous secoue dès le premier dimanche de l'Avent. Elle nous crie avec S. Paul : « L'heure est venue de nous réveiller de notre sommeil. La nuit est sur sa fin, le jour approche. Rejetons au loin les œuvres de ténèbres et revêtons-nous des armes de la lumière. Marchons dans l'honnêteté, comme on fait en plein jour, et non dans les débauches et les excès, dans les voluptés et les impudicités, dans les querelles et les envies, mais revêtez-vous de N.-S. Jésus-Christ. » Ces paroles que S. Paul adressait aux Romains furent, vous le savez, le trait de lumière révélatrice qui frappa et convertit S. Augustin. Dès longtemps il hésitait à suivre les avertissements de sa conscience. Comme nous il hésitait à embrasser la vérité avec toutes ses conséquences et tous ses devoirs. Il rusait avec lui-même et considérant les obstacles qu'il devrait franchir, les amis qu'il lui faudrait quitter, les habitudes et les plaisirs avec lesquels il lui faudrait rompre à jamais, il n'osait prendre la décision suprême. Et il continuait de marcher malhonnêtement dans l'ombre, dans la nuit. Il entendit soudain comme une voix d'enfant qui chantait : « Prends ! lis ! » C'était sans doute la voix de son bon ange. Il ouvrit le livre des Epîtres de S. Paul, qui gisait à ses pieds, et il tomba sur ce passage. Il résolut alors « de marcher dans l'honnêteté et au grand jour. » Qu'il y recueillit de bonheur profond et même de gloire humaine ! Chacune des paroles de l'Avent apporte les mêmes lumières, est douée de la même efficacité, car ce sont des paroles divines. Recueillons-les, méditons-les, pratiquons-les et Jésus enfant nous apparaîtra le jour de Noël, souriant et doux, « plein de grâce et de vérité. »

AUX ENFANTS DE MARIE

XC

Allocution pour la messe de communion de l'Immaculée-Conception

L'INCARNATION ET LA COMMUNION

Mes chères enfants,

La Sainte Vierge Marie, vous l'avez sans doute remarqué, a été pendant toute sa vie l'objet des prédilections divines. A sa naissance, elle apparaît préservée du péché, elle réalise l'Immaculée Conception. Ineffable privilège dont nous célébrons aujourd'hui les merveilles, et qui peut nous permettre d'entrevoir au moins quelque chose de la sainteté de Dieu, en même temps qu'il donne une grave leçon à quiconque reçoit son Sauveur divin dans le Sacrement de la Sainte Eucharistie.

I

A l'origine de l'humanité, la créature, en un moment d'aberration, se jeta dans le désordre ; elle perdit ainsi et à jamais ses droits aux faveurs célestes ; elle fut condamnée à gémir parmi les ténèbres de l'esprit, parmi les infirmités et les douleurs de la chair, en attendant la mort, dernière punition terrestre de son crime.

Mais, vous le savez, dans un élan d'amour dont un Dieu seul peut connaître le secret, le Créateur prit en pitié notre détresse ; il résolut de restaurer, et d'une façon plus admirable encore, ce que le péché avait détruit : il imagina de donner au monde, ainsi que le dit S. Paul, son Fils unique, le Verbe éternel.

Or, voici que des siècles succédaient à d'autres siècles, et la promesse divine restait toujours sans effet. Avec une ardeur inlassable, les générations réclamaient le Messie, et les générations s'endormaient les unes après les autres sans avoir seule-

ment entrevu leur Rédempteur. Si Dieu n'avait pas oublié sa parole, qu'attendait-il donc pour secourir la misère humaine ?

Peut-être voulait-il préparer l'avènement de quelque dynastie puissante, largement pourvue de tous les avantages terrestres, étendant une domination incontestée sur des peuples sans nombre, afin que le berceau de son Fils reposât sur les marches d'un trône ? Non, mes enfants, car Dieu juge à leur valeur réelle toutes les vanités de ce monde ; et, vous ne l'ignorez pas, à tout l'étalage des pompes du siècle il préféra pour le Verbe incarné l'appareil de la pauvreté.

Ou bien alors préparait-il à son Fils un milieu digne de lui, où se rencontreraient les lumières de l'intelligence, l'étendue et la variété des talents, un entourage dont l'illustration porterait aisément son nom à travers l'espace ? Pas davantage. Dieu sait trop combien l'esprit de l'homme est enclin à l'orgueil, et il préposa la modestie et l'humilité à la naissance du Rédempteur des hommes.

Bien plutôt, ce que Dieu préparait, c'est à coup sûr la grande merveille que je disais tout à l'heure, la conception immaculée de Marie. Pour donner au monde son Verbe fait chair, infiniment saint et Dieu comme lui-même, il voulait une mère dont la sainteté fût vraiment exceptionnelle, et il opéra ce prodige d'une fleur éclatante de blancheur, éclose sur une tige dégénérée, d'une créature humaine soustraite à l'influence du démon, préservée de la souillure commune à toute sa race; en un mot, il accomplit ce grand miracle, ce miracle unique dans l'histoire, de la pureté immaculée de la Sainte Vierge Marie.

En présence de ce mystère, les esprits célestes s'inclinent avec respect et redisent à la Vierge : « Salut, ô Marie, vous êtes toute belle, vous êtes pleine de grâce. » De son côté, la pauvre raison humaine se déconcerte et, donnant libre cours à leur admiration, les hommes s'écrient : « O Marie, oui, vous êtes vraiment la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de notre race, car vous êtes toute pure et jamais l'ombre même la plus légère n'a effleuré votre âme. »

Si donc, mes enfants, pour naître sur la terre, pour se donner au monde, le Verbe de Dieu a voulu un être idéalement pur, une mère immaculée, quelle leçon pour nous, et comme le privilège de la Sainte Vierge nous rappelle nettement la disposition indispensable à nos rapports avec notre Dieu dans l'Eucharistie !

II

Qu'est-ce donc, en effet, que la communion ? Vous le savez, communier, mais c'est porter en son cœur le même Jésus que porta la Vierge Marie; communier, mais c'est, en quelque manière, renouveler en soi le grand prodige de l'Incarnation. Et je comprends alors les attendrissements, les transports d'amour, les extases des saints sous le charme de ce contact divin; si c'est cela, communier, j'imagine aussi les sentiments qu'une telle faveur réclame des fidèles.

Ce que Jésus attend de vous ? Oh ! sans doute, c'est d'abord un acte de foi ardente et sincère. Oui, vous le croyez, dans la blanche hostie de l'autel, c'est votre Dieu qui réside, le même Jésus qui sur terre autrefois fut bon et doux aux petits, condescendant aux pécheurs, bienveillant à tous, et qui désormais vit et règne dans la gloire éternelle.

Ce que Jésus réclame de vous? C'est encore un acte d'amour véritable. Et pourriez-vous le lui refuser ? Qui donc saura jamais aimer comme il aime, jusqu'à l'extrémité où il atteint, jusqu'à cette union intime que seul il pouvait rêver, puisque seul il était en état de la réaliser? Vous l'aimez, n'est-il pas vrai ? et déjà vos cœurs, à son approche, lui redisent simplement et tendrement l'éloquente parole de l'Apôtre : « Seigneur, vous qui connaissez tout, vous savez bien que je vous aime. »

Et pourtant il y a plus encore. Il me semble que Jésus, en vous montrant aujourd'hui la pureté sans tache de sa Mère, vous demande, pour venir à la table sainte, d'être pures et, après avoir communié, de conserver avec le plus grand soin la pureté de vos âmes. Certes, je n'en doute pas, après l'aveu contrit de vos misères, après l'absolution efficace du prêtre, vous êtes pures, et vous pouvez avec humilité comme sans crainte approcher du banquet sacré; mais il faut aussi que le fruit, que la grâce particulière de votre communion de ce jour soit de vous faire persévérer dans la pureté; il faut qu'après avoir reçu votre Dieu dans un cœur bien pur, vous ayez le courage de rester affranchies de toutes les misères d'ici bas, de vous maintenir dans cette atmosphère supérieure de la pureté, et d'accepter pour cela toutes les luttes, tous les sacrifices qu'il vous en coûtera. Ainsi vous mériterez de recevoir plus souvent votre Dieu en vous; ainsi par conséquent vous continuerez, à votre manière, l'œuvre inaugurée par la Vierge Mère, de donner Jésus au monde.

* *

Préparez-vous donc, mes enfants, préparez-vous à manger le pain des Anges ; venez recevoir celui qui fait germer les vierges, comme dit l'Église dans son beau langage. Et puis, dans le cœur à cœur de l'action de grâces, Jésus vous découvrira tous les attraits de la pureté ; il développera en vous cette vertu de sa prédilection, il la défendra contre toute atteinte ; et alors, par sa grâce il fera de votre âme son séjour de complaisance pour votre plus grand avantage et votre plus grand bonheur. Ainsi soit-il.

XCI

LA PRIÈRE POUR LES PÉCHEURS

Un fait qui s'impose, c'est qu'aujourd'hui la religion compte dans le monde bien peu d'hommes pour la pratiquer.